

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Parti pour le Tégzâ

François Hébert

Volume 34, Number 5 (203), October 1992

Le Québec des écrivains

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31405ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hébert, F. (1992). Parti pour le Tégzâ. *Liberté*, 34(5), 49–52.

FRANÇOIS HÉBERT

PARTI POUR LE TÉGZÂ

Je suis en train d'écrire des poèmes au moment où Liberté demande à des écrivains leur avis sur la question nationale. Qu'en pensent les goglus et viréos de Pierre Morency? Ils chantent. J'offre un poème. Je fais ce que je peux; je ne profite pas de l'occasion pour refiler aux gens un poème, ni non plus ne me défile en proposant un poème plutôt qu'une réflexion.

FLEURS POUR CLÉOMA BREAUX

je t'aime de loin je sais peu de toi
j'ai un disque avec trois chansons de toi
qu'on écoute le temps de dire pivoine puis voilà

dans mon cœur en guise d'oraison
pour toi l'Acadienne des bayous
des violons divaguent jouent des giges
dans les synapses de la nuit zigzaguent
vont jusqu'où sont des violettes

vous êtes tous enterrés mais Joe Falcon ton mari
grâce au disque semble encore à l'accordéon
et tes frères aussi
Ophy Clifford et Amédée t'accompagnent
et Pluton malgré ses alligators
n'aura pas vos morceaux
vos airs enlevés

une auto t'a traînée dans la poussière
 jusque dans la mort Cléoma
 mais je t'entends toujours chanter
 dans la fleur de ton âge
 «Quand je suis parti pour le Texas»
 «Vas-y carrément» et «Prenez courage»

Bien entendu, dans le contexte, on croira que le sujet de mon poème, c'est le sujet de ce numéro de *Liberté*, que c'est le Québec dont je parle plus ou moins directement dans mon poème et que j'y fais preuve d'une sorte de nationalisme (par le truchement d'une métonymique Louisiane), un nationalisme distant («de loin»...) et nostalgique («je t'entends toujours»...), pleurnichard un peu et vaguement désespéré.

Peut-être bien, si vous y tenez. Mais il y a autre chose dans ce poème. Il y a par exemple la musique. Et il y a les alligators de Pluton: les aimez-vous? Et puis j'ai d'autres poèmes qui nuanceraient mon propos. Et comme je l'ai dit, je n'ai pas écrit ce poème spécialement pour le numéro de *Liberté*.

Est-ce que je réponds à côté de la question? Mais comme tout poème digne de ce nom! Je change la question avec mon poème. Voici une réponse, quelle était la question déjà? Voici Cléoma Breaux. Y a-t-il plus important? Quel est donc ici le véritable sujet du poème? On a le choix: c'est le temps, c'est un filet de voix, c'est une dame du temps jadis, c'est la mort, c'est des fleurs...

D'autre part, je suis indépendantiste. Comment se fait-il que tant de mes confrères ne se prononcent jamais clairement à ce sujet? Un vote est secret, je veux bien; mais une allégeance? On prête serment devant témoin... je le dis donc tout haut: je suis un Canadien de force. Dois-je me justifier? Le cher Joe Clark a beau s'époumoner, le Canada ne me dit rien. Je ne «préfère» pas le Québec, je ne «choisis» pas le Québec, je ne me «sépare» pas; je reste et deviens

qui je suis, et je suis québécois comme on est français, comme on est australien. On le voit, je ne suis pas un indépendantiste du genre mou et mélangé, mais du genre pur et dur. Depuis que j'ai dix-sept ans, quand je faisais peur aux petits enfants avec ma barbe, quand c'était très mal vu, quand il n'y avait que Castro et le méchant dans *Popeye* qui en portaient une. Je suis du genre à vouloir pour le Québec, pas seulement un drapeau et un hymne, mais tout ce qui va avec un pays digne de ce nom, par exemple une armée. C'est mon vieux sang normand qui parle. Parce qu'autrement on parle pour ne rien dire, on se dessine un pays de cocagne dans la tête.

De mon mieux, j'arme mes poèmes. Je ne mets certes pas mes émotions poétiques au service de la cause nationale. Mais je ne m'isole pas et je considère que tout ce que je fais, cela sert mon pays. Indirectement, comme une petite semence. J'espère. À quoi sert mon poème? C'est une infime affirmation. Ça vaut bien un rachitique «communiqué», non? Y aura-t-il «consensus»? Chacun a «droit de veto», peut s'en aller. Littéralement. Ma langue n'est pas de bois, mais de chair. Elle vous dit ma chair dans sa propre chair. Mais là, si je veux expliquer ça plus clairement, je me perds, c'est le mystère le plus complet.

Je ne sais pas comment il se fait que je parle. L'innocent, direz-vous. Eh oui! Native naïveté! Mon allégeance, c'est la parole. L'étrange, la merveilleuse, la terrible parole. Elle transcende et mes poèmes et le pays. Elle est obscurément souveraine. Elle m'inspire. Elle EST l'inspiration. On comprendra que, dans ces parages éthérés, la présence des Mulroney et Bourassa soit pour le moins insolite et qu'il faille les en chasser; vraiment, ceux-là sont des éléphants sur la lamelle du microscope du chercheur! En effet, le travail poétique ne s'accommode pas de la proximité de tels lourdauds, étant mille fois plus compliqué que la mise en orbite d'un satellite, cent fois plus délicat que la construction d'un pont de cartes à jouer jusqu'à la lune. À peu près

équivalent à une partie d'échecs avec Dieu, l'échiquier étant l'univers, rien de moins.

Et en même temps, quoi de plus simple! Ma compagne n'en revient pas: j'écoute souvent la petite voix de Cléoma Breaux, pourtant très ordinaire si on la compare à celle d'une Callas et même à celle de Ginette Reno, une voix peut-être même pas à la hauteur de celle d'une chanteuse western banale dans un bar-salon de Saint-Tite. Je l'écoute si souvent, Cléoma Breaux, que je dois être maboul. Elle m'obsède et je voudrais savoir pourquoi. D'où le poème. Ai-je trouvé pourquoi? Je l'écoute encore...

Comment mon poème chanterait-il assez bien pour rendre à Cléoma Breaux ce que je lui dois et traverser aussi à la fois l'Amérique, ce siècle et la mort?

Le Texas: elle prononce «Tégzâ». Où c'est, ça? En quelle langue?